

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 387. VOL. XVI. — SAMEDI 27 JUILLET 1850.  
 Bureaux : rue Richelleu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

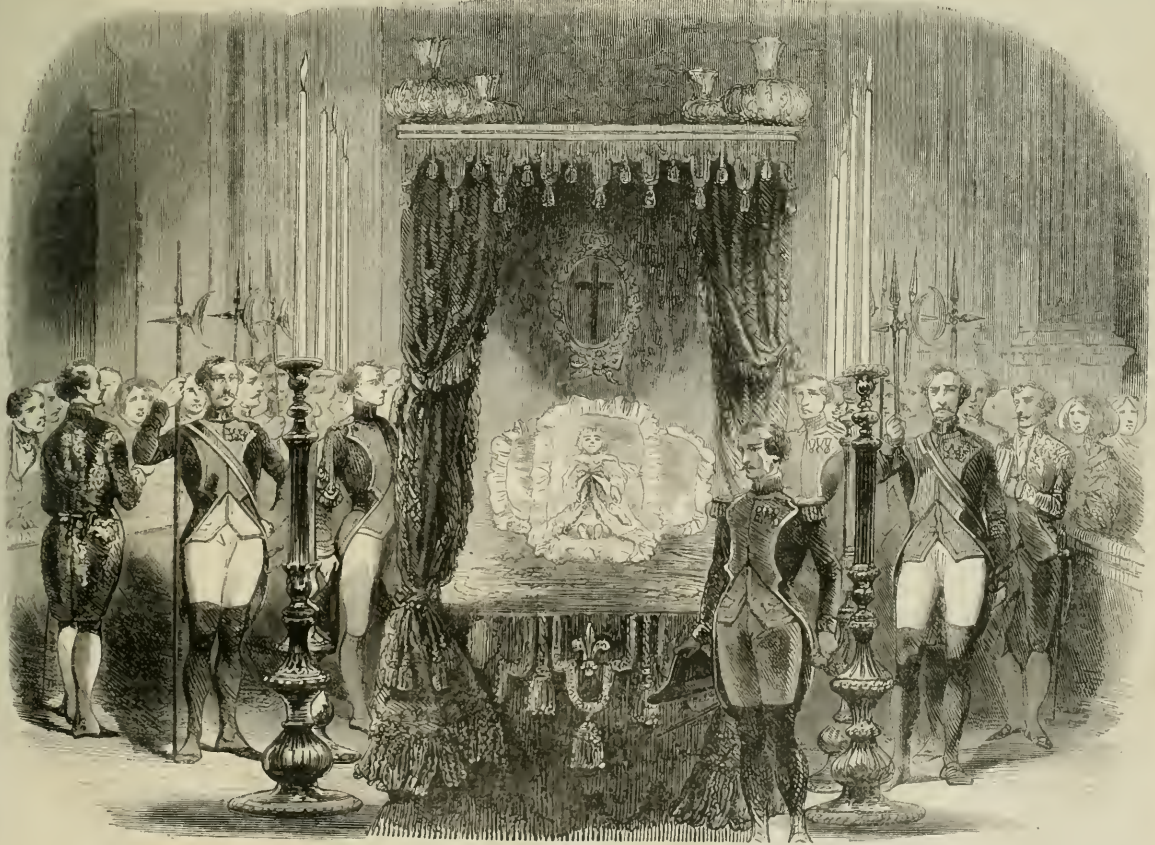
Histoire de la semaine. — Loi sur la Presse. — Courrier de Paris. — Les Régates de Brest. — Revue littéraire. — La Vie des Eaux. II. — Fête de sainte Rosalie. à Palerme. — Voyage à travers les Journaux. — Chronique musicale. — Décoration de la place Vintimille, à Paris. — Revue agricole. — Bibliographie. — Médailles de l'Exposition de 1851, à Londres.

Gravures. — Exposition funèbre du Prince des Asturies, à Madrid. — Types de théâtres. — Régates de Brest : grande course. — Sarcophage de sainte Rosalie, à Palerme. — Grotte de sainte Rosalie, sur le mont Pellegrino. — Marche triomphale du char de sainte Rosalie. — Opéra-Comique : Scène de Giralda. — Napoléon-Prométhée sur le place Vintimille. — Médaille de M. Bonnerdel, id. de M. Gayrard père. — Rébus.

### Histoire de la semaine.

Un de nos compatriotes, M. Charles Porion, peintre, chargé par le gouvernement de faire à Madrid la copie du tableau capital de Velasquez, a bien voulu nous adresser de cette ville des croquis figurant, outre la scène principale de l'exposition publique de l'enfant d'Espagne, des détails caractéristiques du cérémonial que la mort a rendu inutile. — Le berceau de l'enfant; — *el involucdor*, meuble sur lequel on habille les infants; — la *bandeza*, corbeille dans laquelle

rouge, lorsque la *camerera mayor* le présente aux ambassadeurs et aux grands dignitaires; — le fauteuil sur lequel la reine a été accouchée, meuble en acajou d'une forme particulière, garni de satin bleu; — le costume des nourrices appelées des montagnes de Santander (Galice); l'une mère d'un enfant mâle : c'est celle qui aurait nourri l'enfant; l'autre mère d'une fille, et qui devait être choisie si la reine eût mis au monde une enfant; — la présentation de l'enfant aux ambassadeurs, M. Bourgoïn, le nonce du pape, etc.; par la *camerera mayor*; — et, enfin, le tableau de l'exposition dans la chapelle royale : c'est le seul sujet que nous



Exposition, dans la Chapelle royale à Madrid, du corps du jeune prince des Asturies, d'après les croquis envoyés par MM. de Ribelles et Porion.





diaire. On attribue ce déficit en plein été à une consommation exagérée, les mécontents en accusent les acapareurs dont la provision s'en est allée en eau claire. C'est un désastre qui rappelle celui de 1810, où le soleil brûla le Glacier en un jour. Tortoni lui-même fut pris au dépourvu, et ses confrères les marchands d'eau fraîche ouvrirent l'avis d'une expédition aux Alpes; mais le mont Blanc était trop haut et le Simplon trop loin, et l'on se rejeta vers le Nord, à la recherche d'une mer de glace. Le Groenland livra ses magasins, et les pôles furent dévalisés; mais quand cet océan cristallisé arriva au Havre, il fallut l'y laisser, la Seine était prise.

Il pleut ou il a plu sur les bals champêtres; leurs orchestres n'en tonnent pas moins et la danse y fait fureur. Qui est-ce qui ne connaît pas le jardin Mabille et son harmonie Pilaudo, le Jardin d'Hyver et ses soirées imperméables, le Château-Rouge et ses verres de toutes les couleurs. Ces trois établissements donnent à l'envi des fêtes charmantes, à quoi bon le constater une fois de plus? On s'y promène le jour, on y saute la nuit, les grâces polkauses y gardent leurs ceintures, les bosquets sont pudiques, on les a éclairés au gaz; leur verdure est d'ailleurs assez maigre pour ne pas faire ombrage à la vertu. Quant au *Château des Fleurs*, il mérite un éloge sans restriction; d'abord il est tout



Le travestissement.

pelle chaque soir en récompense de tout ce qu'elle promet.

**Le Dieu du Jour** (Vaudeville) vous représente un certain Jacquemart, pauvre gueux sans talent, sans conscience et sans le sou, et qui n'est dieu que pour ses adeptes, deux imbéciles qui il mystifie au meilleur marché possible: à l'un il subtilise sa fiancée, à l'autre (c'est son portier) il arrache quelques écus pour une banque d'échange fantastique. Et puis maître Jacquemart, devenu père et propriétaire, montre, comme Janus, son autre visage. On a beau le soulever avec ses doctrines de la veille, le voilà parvenu, à quoi? on n'en sait trop rien, mais il a tiré l'échelle et le public se déclare satisfait.

**Le Sopha de la Montansier** où Hyacinthe prend ses ébats ce compagnie de Grassot, Sainville et les autres, est

une amusante gaillardise empruntée au roman de Crébillon, avec cette différence que l'Amoazel du roman se souvient seulement qu'il a été sopha, tandis que le Mazulim de la parodie le devient sous nos yeux et à la lumière du gaz. Il ne s'agit plus des aventures de l'impudique Fatmé ou de la prude Adine, encore moins y vrez-vous la punition de la coquette Almáide par le philosophe Moles. Le meuble tentateur, si bizarrement symbolisé par le grand nez de M. Hyacinthe et son œil de faucon, c'est le sopha de la dame à la mode, le sopha de la comédienne, le sopha de la danseuse, rien de plus et c'est bien assez. Au bout de la Chaise longue du vice et du Divan de la volupté, vous arrivez en suant à grosses gouttes à la botte de paille, ce sopha de la vertu au village; alors Mazulim leve son état de vieillard et le nez de M. Hyacinthe reprend sa forme véritable.

Quant aux situations, on les sous-entend, il faut les entendre et le spectacle, allez y voir; c'est une féerie grotesque où les murs se meuvent, les meubles se promènent et certains tableaux sont on ne peut plus parlants. Cependant qu'avez-vous fait de l'original et de son Schahabam, spirituelle et mordante satire du prince ignorant et plongé dans la mollesse, si profond connaisseur des événements qui ne sont jamais arrivés, vivant au milieu d'un troupeau de femmes (le Parc aux Cerfs) entre des sièges et



Avant d'entrer en scène.

à fait digne du nom qu'il s'est donné; c'est lui que Voltaire voulait dessiner pour Candide; c'est ce huitième château du roi de Bohême, dont la description désespérait Nodier. Il est beau, il est vaste, il est fleuri, il est illuminé, il est splendide et il est modeste: car on a toutes les peines du monde à le découvrir dans la retraite qu'il s'est choisie, au fin fond des Champs-Élysées dont il est la violette. Sous le Directoire il s'intitulait le *Jardin des Fées*, et leur féerie y est encore. Le charme commença à la grille de l'entrée principale, ouvrage du célèbre Lamour. Puis vient le mirage des grands arbres touffus, des boulingrins de gazon, des corbeilles de fleurs aux tiges élancées et rayonnantes, des jets d'eau chanteurs, et puis les charmilles, les bouquets de feuillage, les nefs de verdure: les seules ombres du reste de cette ombre de château. Il est bâti de fleurs, de sons harmonieux et de visions: tout ce qu'il y a de plus aérien. Parfois ces visions aériennes deviennent des groupes animés: ce qu'on appelle en langue vulgaire des tableaux vivants. Alors vous voyez sortir d'un réseau d'algues marines un char de coquillages poussé par des tritons et des nymphes océaniques, c'est la *naissance de Vénus*, *in cessu patuit dea*, on reconnaît la déesse à sa beauté et à son costume. L'autre tableau, la *fée aux roses*, est moins décollé et encore plus mythologique. Des fleurs, un air pur, des embrages et du silence, nous donnerions volontiers tous nos vaudevilles de la semaine pour ce spectacle-là.

Ils sont trois, ces vaudevilles nouveaux, et on leur souhaite de lutter avec succès contre la canicule. *L'Échelle des Femmes* (Gymnase) avait été fabriquée pour Mlle Déjazet, mais elle se sera dit: «A quoi bon reprendre Richelieu, Latorière et Gentil Bernard, trois poèmes que j'ai chantés si longtemps; il faut laisser cette échelle à Mlle Wolf, qui a si grand envie d'y grimper. Mlle Wolf est une très-jeune cantatrice, qui, certes, finira par jouer le vaudeville agréablement. Pourquoi commencer par la fin, c'est-à-dire par le travesti. Elle est trop jeune et elle n'a trop peu d'expérience pour comprendre et pour exprimer toutes ces petites malices. Mener tambour battant trois vertus qui cherchent leur vainqueur, séduire à la fois la villageoise, la bourgeoisie et la grande dame, l'entreprise est périlleuse pour un novice. En outre, la pièce était manquée dès les premières scènes, Mlle Déjazet ne s'y sera pas trompée. Le courage de la débutante n'en est que plus méritoire; on l'a applaudie justement d'ailleurs pour sa jolie voix, et on la rap-



La claque.



Le triomphe.

des perroquets, dans Agra, le Versailles de ce monarque en babouches? Il fallait le voir, dit l'auteur, jouer avec un profond surprenant tous les jeux de société, faire des découpages, danser à ravir et indifférent à toute action un peu raisonnable, s'étonner perpétuellement de tout ce qui est commun. Ah! que Shahabam Sainville ressemble peu à Shahabam - Louis XV, malgré leurs traits frappants de similitude. Je n'ai encore connu plus ces plaisanteries auxquelles on associe forcément le public et ces scènes bouffonnes ou on lui impose le rôle de comparse. Au demeurant, la pièce est vivement jouée par l'excellente troupe de la Montansier qui ferait rire des cariatides.

Nos dessins, c'est encore le théâtre, ce sont ses mœurs, sa vie et ses épisodes. Ici la parodie du *travestissement*, et dans le voisinage le lard de l'état naturel, puis le *triomphe* ou la récolte d'une mère et enfin le revers de la médaille. J'imagine qu'en crayonnant cette belle personne, notre dessinateur, quel qu'il soit, a voulu montrer la *comédienne* comme il faut et comme il ne la faudrait pas, celle qui vit du revenu de sa beauté encore plus que des émoluments de sa profession. À l'aspect de tant de bouquets comment ne pas croire à la multitude des adorateurs? A quoi bon l'art, l'étude et le travail, à quoi bon le talent aujourd'hui quand on est belle, et puis encore les braves de tous ces chevaliers au bras de fer, qu'est-ce qu'ils prouvent? — qu'on les a payés.

Quant à la vieille dame, suivante de sa fille, elle ramasse les témoignages fleuris du triomphe en mère prévoyante qu'elle est, ces brins de laurier ne sont pas tellement létrés qu'ils ne puissent servir encore, cela s'est vu et même on ne voit que cela.

Heureuse mère, elle pourrait vous dire de quelles mains sont tombés ces bouquets, c'est elle qui les a fournis en gagnant quelque chose dessus. D'où elle est sortie? d'un loge, le *colon*, s'il vous plaît, à moins qu'elle n'ait été actrice comme tant d'autres, ce qui est une autre manière de venir de la loge. Oui, elle a été ingénue comme sa fille pendant trente ans, elle a soupiré pour Damis, trompé Gréonte, persécuté Bartholo, couronné la flamme de Lindor et au Valero de Carpentras: *Ramenez-moi chez nous!* Et maintenant c'est madame la Ressourcée et madame la Procureuse des bouquets et autres douceurs de mademoiselle sa fille.

Et pour finir par un bruit de théâtre On va supprimer la claque et rétablir la censure.

PHILIPPE BESNON.



Le revers de la médaille.

## Les régates de Brest.

Brest a eu ses régates à la fin du mois dernier. Nous sommes donc un peu en retard — mais à qui la faute? — pour rendre compte de cette fête maritime qui avait attiré une affluence considérable. Plus de 20,000 spectateurs garnissaient de nombreux gradins élevés sur le Cours-d'Ajot, le chemin de Porstrein, les roches, les hauteurs environnantes, ou se pressaient dans une foule de canots formant, dans la rade même, comme l'enceinte de la lice.

Au centre du Cours on avait établi un vaste orchestre occupé par les musiques des équipages et de la garnison. En face, à un demi-kilomètre du rivage, était mouillé le ponton des jeux nautiques et à cent mètres plus loin environ, celui du jury. L'aspect général de cette fête, favorisée par un temps magnifique, avait tout à la fois quelque chose de joyeux et de pittoresque.

Le 23, à neuf heures du matin, le comité des régates, les juges de la lutte, les autorités du département, de la ville, et plusieurs personnes invitées étant réunis sur le ponton du jury, M. le curé de Brest a ouvert la fête par une messe célébrée avec une pompe toute maritime, et immédiatement après les régates ont commencé.

Cette première journée était consacrée aux courses à la voile et à l'aviron entre divers embarcations appartenant aux ports de Brest et des environs. Les bateaux de Plougastel et du fret ont couru les premiers; puis sont venus les gabares de la rade et petits caboteurs, les embarcations de l'Etat, les bateaux d'amateurs, les sardiniers de Camaret et de Douarnenez. Ces courses, au nombre de sept, toutes à la voile, ont été fournies par les concurrents avec une vigueur et une précision de mouvements qui font honneur à nos marins. Les signaux partant de moment en moment du ponton du jury et répétés au loin, les coups de pierrier annonçant le départ des bateaux engagés dans chaque lutte, les fanfares saluant le vainqueur au moment où il franchissait la barre ajoutaient encore à ce que cette scène avait par elle-même d'entraînant et de magnifique.

Les sept courses à la voile terminées, une huitième a eu lieu entre les vainqueurs des courses précédentes; les concurrents étaient au nombre de vingt. Le premier prix a été remporté par le flamant le *Cygne*, qui conduisait M. Jouanne, de Brest; la goélette *Haydée*, conduite par M. Lecorre de Lauberlach, a obtenu le second.

Trois courses à l'aviron ont eu lieu ensuite et n'ont pas excité moins d'intérêt. A quatre heures, les joutes étaient terminées. Les vainqueurs venaient recevoir, sur une estrade élevée contre la statue de Neptune, le prix de leur vigueur et de leur adresse.

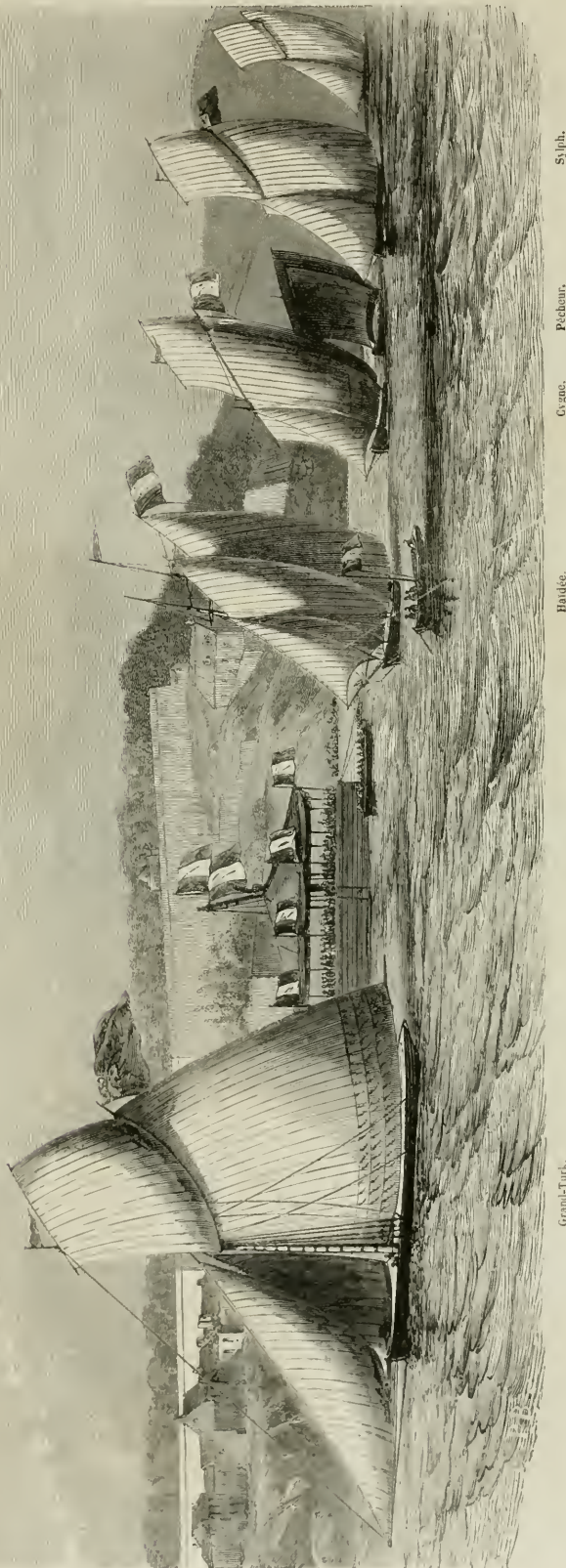
Le programme de la fête indiquait, pour le lendemain, une dernière et grande course à laquelle avaient été appelés tous bâtiments étrangers et français. Deux cutters anglais, le *Sylph* de Liverpool et le *Grand Turk* de Plymouth, avaient répondu à cet appel et étaient venus se placer parmi les concurrents.

La course avait été indiquée pour dix heures; mais le temps, si favorable la veille, était au calme plat, et déjà on parlait de la nécessité de remettre la joute, lorsque vers deux heures commença à s'élever une petite brise de nord-nord-est, et bientôt après retentit le signal du départ. Les concurrents avaient à faire deux fois de suite le tour de la lice fixée entre le stationnaire et un bâtiment mouillé au delà de Poulbo-Allor, 20 kilomètres environ. Dix-huit bâtiments étaient engagés. Le premier prix a été remporté par le *Grand Turk*, capitaine Fox, qui, dès le premier tour, avait dix minutes d'avance sur ses concurrents, et au second a touché le but 25 minutes avant *Haydée*, l'un des vainqueurs de la veille. Le *Cygne* la suivait de près; il est arrivé le troisième. Le quatrième prix a été gagné par un pêcheur de Douarnenez. Le *Sylph* de Liverpool n'est arrivé que le cinquième.

Le premier prix donné par la ville, et consistant en une coupe de vermeil ciselée, a été remis au capitaine du *Grand Turk* par M. Dubreuil, capitaine de vaisseau, président du jury de concours, qui a adressé au vainqueur quelques paroles pleines d'une courtoise hospitalité, en ajoutant que la nation française aimait mieux engager avec ses voisins des luttes pacifiques et utiles que d'avoir à soutenir encore ces guerres qui ont malheureusement fait couler tant de sang dans les siècles passés.

La cérémonie terminée, on s'est empressé autour des visiteurs anglais, qui ont trouvé à Brest la plus cordiale sympathie. Une riche collection de fruits du pays a été envoyée à bord des deux yachts, et le *Grand-Turk* a été orné par ses rivaux eux-mêmes d'un riche bouquet de fleurs avec lequel il a pu rentrer cinq jours après dans le port de Plymouth.

La fête s'est terminée par un bal au profit des indigents. Elle laissera à Brest les plus heureux souvenirs, elle a, dès aujourd'hui, fait naître un vœu auquel s'associeront tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre marine; c'est de voir l'institution des régates s'établir d'une façon régulière et permanente. Pourquoi n'aurions-nous pas dans nos grands ports de mer des sociétés de courses nautiques? Exercer nos marins à la précision du coup d'œil et des manœuvres n'est-ce pas là un objet digne de tout l'intérêt et au besoin des encouragements du gouvernement?



Sylph.

Pêcheur.

Cygne.

Haydée.

Régates de Brest. — Grande course, d'après un dessin envoyé par M. Théodore Barrellier.

Grand-Turk.





mages des Siciliens, qui, dans toutes les grandes calamités, ne manquent jamais d'invoquer sa tutélaire protection.

Sainte Rosalie, objet de tant de vœux, vivait (selon les documents publiés sur Palerme, par M. Firmin Didot, dans l'Univers pittoresque) vers le douzième siècle, à la cour du roi Roger, dans laquelle les chevaliers normands avaient importé le goût des fêtes et des plaisirs. Fille de Sinibaldi, niece de Guillaume-le-Bon, et issue par conséquent de sang royal, la jeune Rosalie, au milieu de cette cour galante et des hommages dont elle était nécessairement entourée, fut effrayée des périls qui menaçaient sa vertu; elle s'enfuit donc secrètement à l'âge de quatorze ans de cette cour dangereux et vint se consacrer à la retraite et à la prière dans une grotte humide et ignorée du mont Pellegrino, où elle mourut effacée de la mémoire des Siciliens.

Environ cinq siècles plus tard, en 1624, Palerme, en proie aux ravages de la peste, implorait en vain au pied des autels la miséricorde et les secours du ciel, lorsqu'un de ses habitants, descendu du mont Pellegrino, annonça qu'une révélation céleste lui avait indiqué la grotte où reposaient oubliés, sans honneur et sans sépulture, les ossements de sainte Rosalie, à la découverte desquels le ciel attachait la cessation de l'épidémie. Aussitôt les magistrats et le clergé se transportèrent au lieu indiqué et les restes de sainte Rosalie furent rapportés à Palerme, où depuis ils ne cessèrent d'être entourés d'hommages publics et particuliers. Une route superbe fut construite aux frais de l'Etat pour arriver à la grotte où la sainte avait si longtemps reposé; cette grotte elle-même, renfermée dans une enceinte de bâtiments habitée par des religieux qui prient sans cesse sur la tombeau révérend, contient trois autels éclairés par des lampes toujours allumées. Les reliques, placées au milieu d'une chapelle dépendant de la cathédrale de Palerme, sont conservées dans un magnifique sarcophage en argent, orné de pierres précieuses, ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, estimé 20,000 écus (environ 100,000 francs de notre monnaie), servit à promener les reliques de la sainte lors de la première procession solennelle, qui eut lieu le 9 juin 1625 avec une pompe et une magnificence telles, que le corps municipal alloua une somme de 100,000 écus siciliens, équivalant à 500,000 francs de notre monnaie, pour cette cérémonie dont les préparatifs ne demandèrent pas moins de trois mois; les reliques de la sainte, placées d'abord dans une urne de cristal doublée de velours cramoisi brodé d'or, qui avait jusqu'alors servi à contenir les restes de sainte Christine, furent ensuite renfermées dans le sarcophage d'argent dont nous venons de parler, aux sculptures et bas-reliefs allégoriques duquel s'empresèrent

de travailler les artistes les plus distingués de l'époque. A partir de la célébration de cette solennité, l'épidémie commença à perdre de sa violence et elle disparut entièrement le 4 septembre suivant, jour anniversaire de la mort de sainte Rosalie, quatorze mois après la découverte de ses reliques et quinze mois après l'invasion du terrible fléau.

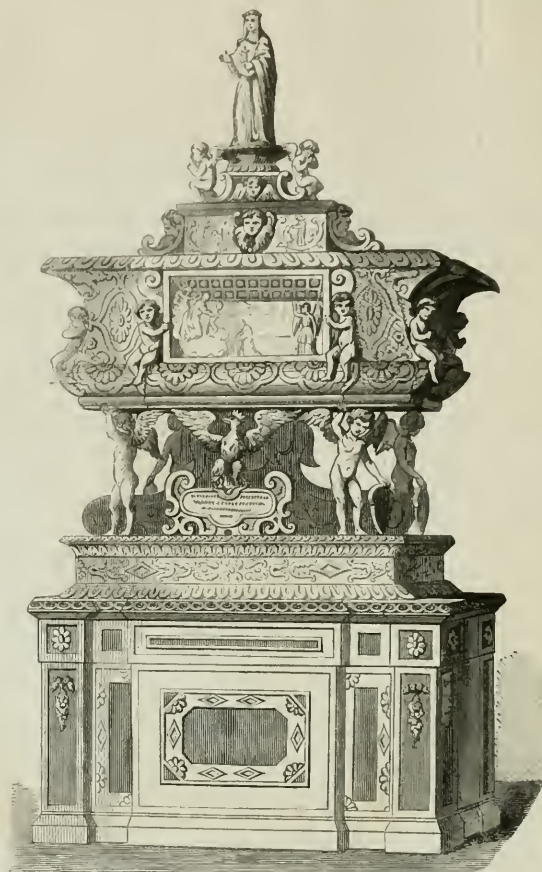
Depuis cette époque, la grotte du mont Pellegrino, de laquelle l'œil peut embrasser le vaste panorama des deux golfes de Palerme et de Sferra-Cavallo, devint le but des nombreuses visites des voyageurs attirés par un site aussi pittoresque et des croyants venant chercher un remède à leurs souffrances près de la retraite de la sainte, ou de morales consolations près des religieux qui

se sont voués à son service, là où Hamlicar, lors de la première guerre africaine, soutint pendant trois ans de siège les rudes assauts que lui livra l'armée romaine: de plus, tous les ans au mois de juillet on célèbre pendant cinq jours les fêtes de sainte Rosalie, qui commencent le 11 et finissent le 15. Ces fêtes, qu'on appelle communément *il Festino*, et qui coûtent à la ville 8,000 oces (plus de 100,000 fr.), sont magnifiques et attirent à Palerme, outre un quart de la population de l'île, un grand nombre d'Italiens et d'étrangers qui saisissent cette occasion de voir dans tout son éclat la belle capitale de la Sicile; avec les dessins reproduits par nos gravures, voici les détails que nous a transmis notre correspondant sur la manière dont cette fête vient d'être célébrée cette année.

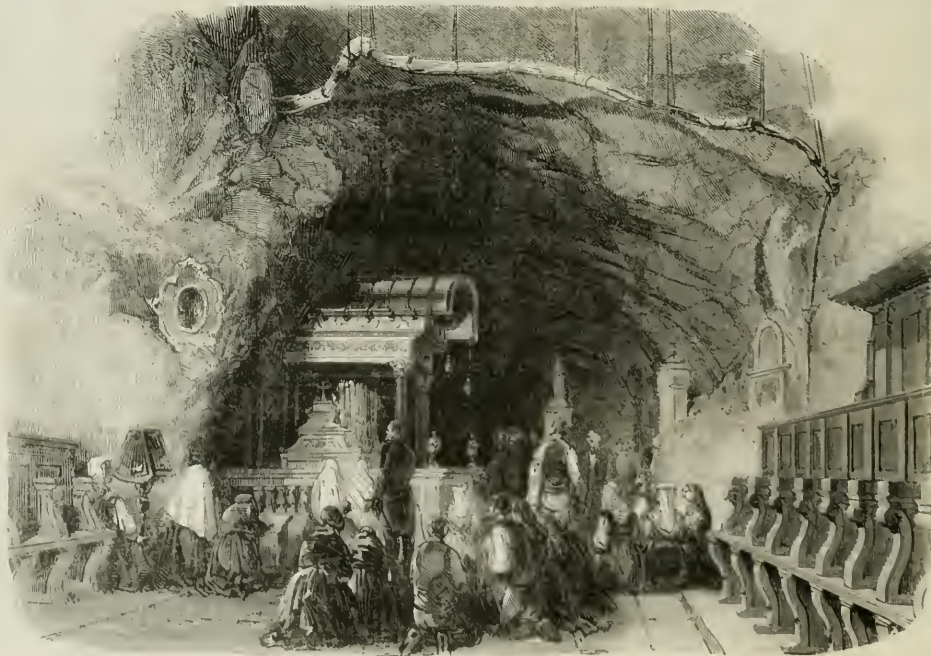
Commencées tous les jours vers six heures du soir, la fête débute, excepté le premier et le dernier jour, par des courses de chevaux libres à l'instar des *barberi* de Rome. Des cordes tendues de chaque côté de la rue de Tolède, qui a à peu près deux kilomètres de longueur, servent à contenir la foule curieuse; semblable à une salle de théâtre gigantesque dont la rue forme le parterre, où les fontânes à balcon remplacent les loges, la rue de Tolède regorge de spectateurs échelonnés depuis le sol jusqu'au faite des maisons; à l'explosion d'une bombe la foule s'aligne et repasse derrière les cordes, où elle forme une épaisse baie de têtes superposées. Les chevaux, la tête parée de plumes et de rubans, sont placés à l'extrémité de l'espace à parcourir et contenus par une forte corde tendue à hauteur de poitrail. Point de jockeys dans ces courses où les chevaux sont obligés de parcourir une rue pavée de larges dalles rendus glissantes par le frottement continu des pas de 200,000 habitants et par une chaleur de 30 degrés; les jockeys sont remplacés sur le dos et sur la croupe des chevaux par des boules de plomb garnies de pointes de fer destinées à faire l'office d'éperons et à aiguillonner à chaque élan le coursier excité encore par le bruit et l'éclat de feuilles de paillon qui se déroulent et s'agitent sur ses flancs. A un signal donné par un membre de la commune (*seuator*) la corde tombe aux pieds des chevaux qui, chassés à coups de fouet, s'élancent à fond de train, aux applaudissements de la multitude pour disputer le prix et décider du sort des paris nombreux qui s'engagent sur chaque coursier; les chevaux vainqueurs, dont la fière allure ferait presque croire à l'intelligence des honneurs triomphaux qui leur sont décernés, parcourent ensuite les autres rues de la ville au son de la musique, précédés et escortés par un piquet de la garde d'honneur du *pretor* portant les aigles dorées, enseignes de la municipalité de Palerme, sur lesquelles brillent les prix en belles pièces de monnaie neuve.

Aux premiers coups de l'Angélus cent échelles se dressent à la fois, et la rue de Tolède se trouve en un instant, et comme par enchantement, éclairée par une illumination qui n'a de particulier que l'effet qu'elle emprunte à l'alignement régulier de la rue. Après avoir joui de ce coup d'œil, la foule s'écoule petit à petit et se dirige lentement vers la chaussée de la *Marine* ou *Joro Italico*.

Au milieu de cette superbe promenade, illuminée comme le reste de la ville, et du côté de la mer qui murmure à ses pieds, s'élève l'édifice des feux d'artifice qui on tire le premier et le troisième jour; une immense décoration, imitée de ces merveilleuses colonnades de l'architecture grecque dont la Sicile possède encore de superbes vesti-



Sarcophage en argent, contenant les restes de sainte Rosalie, dans la cathédrale de Palerme.



La Rue de la Reine sur le Mont Pellegrino, près la Cathédrale de Palerme.



ges, reproduit à travers ses portiques, sur des toiles transparentes et en figures colossales, les traits les plus saillants de l'histoire italienne empruntés cette année à la description donnée par Virgile, au 5<sup>e</sup> livre de l'Énéide, des fêtes instituées par Enée en l'honneur de son père Anchise. Devant cette décoration splendide et en dehors de la foule qui encombre à tous les étages les balcons, les terrasses et jusqu'aux toits des maisons bordant la chaussée du côté opposé à la mer, un riche pavillon réunit les élus de l'aristocratie appelés à jour de ce brillant spectacle, et auxquels le pretor et les membres du sénat distribuent force glaces et pâtisseries; le feu d'artifice, qui termine cette lumineuse exhibition, l'emporte sur les plus beaux feux d'artifice de Rome par la variété de ses feux de couleur et par la bizarrerie de ses effets fantastiques.

Après le feu d'artifice vient la promenade du jardin public, dont l'Illustration, dans son numéro du 41 mai dernier, a cherché à décrire les beautés pendant le jour, et qui reçoivent la nuit un caractère tout féérique de l'illumination mystérieuse et voilée que recèlent ses arbres touffus et ses plantes fleuries; c'est un nouveau jardin des Hespérides dont les berceaux d'orangers marient leurs pommes d'or aux rubis et aux émeraudes des verres de couleur suspendus à leurs rameaux et éclairant l'image vénérée de sainte Rosalie répétée sous mille formes différentes, des lumineuses reflets dont le soin et l'entretien sont confiés, pendant toute la fête, à des hommes et des femmes du peuple costumés en bergers et en bergères aux atours enrichis de dentelles et de rubans, à l'imitation des tableaux de Boucher et de Watteau. A minuit, les équipages, dont la circulation a été jusqu'alors interdite, viennent inonder la rue de Toledo et promener jusqu'à deux heures du matin les élégantes patriciennes et leurs riches toilettes.

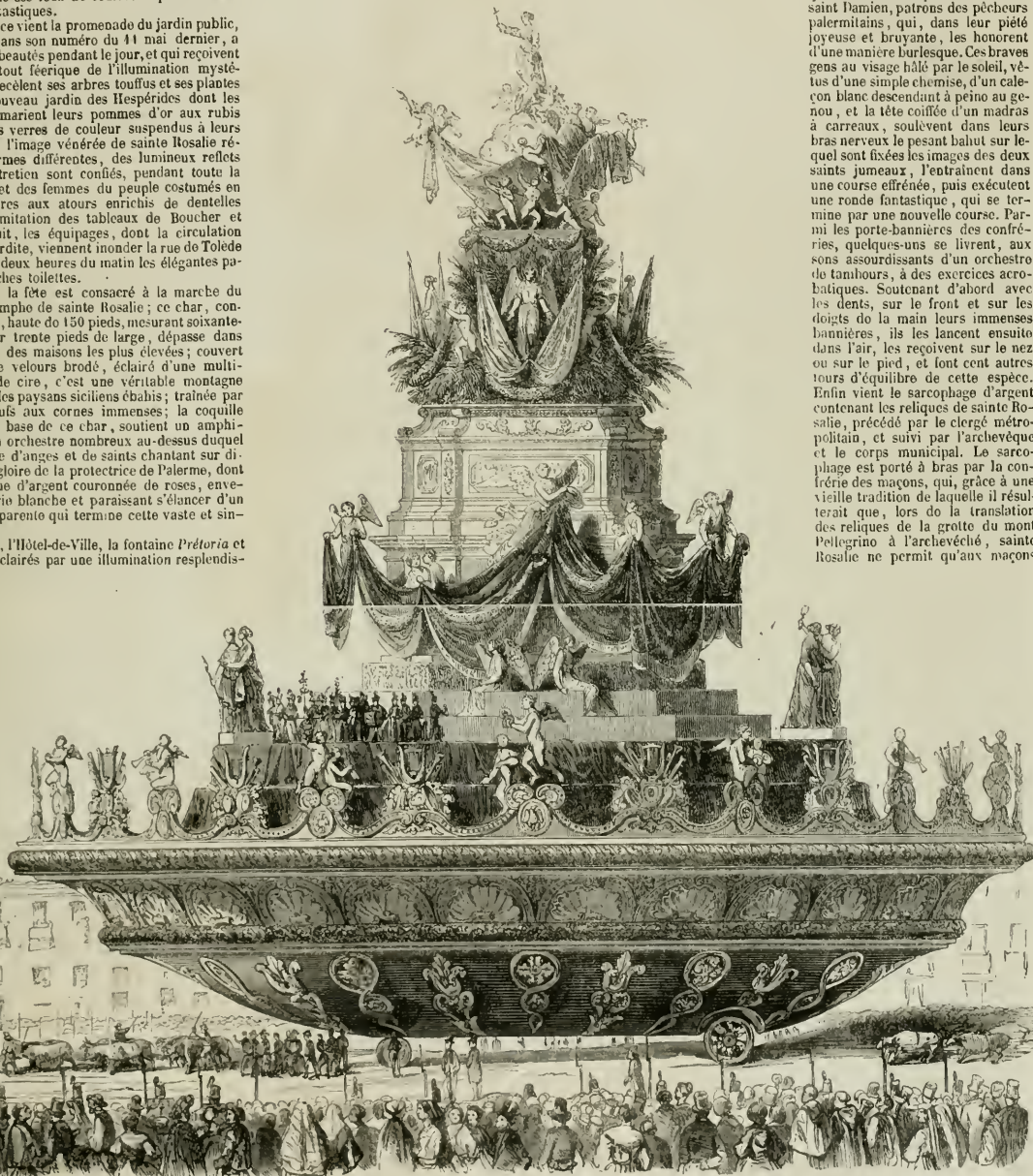
Le second jour de la fête est consacré à la marche du char destiné au triomphe de sainte Rosalie; ce char, construction gigantesque, haute de 150 pieds, mesurant soixante-dix pieds de long sur trente pieds de large, dépasse dans son parcours le faite des maisons les plus élevées, couvert de riches étoffes, de velours brodé, éclairé d'une multitude de flambeaux de cire, c'est une véritable montagne d'or, comme disent les paysans siciliens ébahis; traîné par vingt paires de bœufs aux cornes immenses; la coquille dorée, qui forme la base de ce char, soutient un amphithéâtre contenant un orchestre nombreux au-dessus duquel se groupe une masse d'anges et de saints chantant sur divers instruments la gloire de la protectrice de Palerme, dont ils entourent la statue d'argent couronnée de roses, enveloppée d'une draperie blanche et paraissant s'élever d'un nuage de gaze transparente qui termine cette vaste et singulière construction.

Le quatrième jour, l'Hôtel-de-Ville, la fontaine Pretoria et la cathédrale sont éclairés par une illumination resplendis-

lates et à bâtons surmontés par des aigles. Force pages et valets de pied en grande tenue se tiennent aux portières des voitures, des torches à la main. La marche est fermée par la garde prétorienne à cheval.

Le dernier jour, par exception, la fête commence dès le matin. Le 15 juillet, à Palerme, est un jour de grand gala. Les établissements publics, aussi bien que les bâtiments en rade et dans le port, sont pavoisés. L'artillerie des forts et des navires de guerre tire des salves nombreuses en l'honneur de sainte Rosalie. A midi, grande messe à la cathédrale et chapelle royale. — Les rois de Sicile, en vertu du privi-

vation, tout le monde se prosterne, le roi, debout, pose d'une main son chapeau sur sa tête, et de l'autre tire son épée et salue la Divinité dont il tient son droit. Voilà en peu de mots ce que c'est qu'une chapelle royale, fonction que les rois de Naples ne peuvent exécuter qu'en Sicile, en leur qualité de détenteurs de la monarchie sicilienne, et à laquelle, outre les fonctionnaires publics, s'empressent toujours d'assister, dans des tribunes particulières qui leur sont spécialement destinées, les étrangers de distinction. — Le soir, à l'heure prescrite, commence la procession. Toutes les confréries et les ordres religieux y défilent, bannière en tête, portant les images et les reliques de leurs saints protecteurs, parmi lesquels on remarque saint Côme et saint Damien, patrons des pêcheurs palermitains, qui, dans leur piété joyeuse et bruyante, les honorent d'une manière burlesque. Ces braves gens au visage hâlé par le soleil, vêtus d'une simple chemise, d'un caleçon blanc descendant à peine au genou, et la tête coiffée d'un madras à carreaux, soulèvent dans leurs bras nerveux le pesant balust sur lequel sont fixées les images des deux saints jumeaux, l'entraînent dans une course effrénée, puis exécutent une ronde fantastique, qui se termine par une nouvelle course. Parmi les porte-bannières des confréries, quelques-uns se livrent, aux sons assourdissants d'un orchestre de tambours, à des exercices acrobatiques. Sautant d'abord avec les dents, sur le front et sur les doigts de la main leurs immenses bannières, ils les lancent ensuite dans l'air, les reçoivent sur le nez ou sur le pied, et font cent autres tours d'équilibre de cette espèce. Enfin vient le sarcophage d'argent contenant les reliques de sainte Rosalie, précédé par le clergé métropolitain, et suivi par l'archevêque et le corps municipal. Le sarcophage est porté à bras par la confrérie des maçons, qui, grâce à une vieille tradition de laquelle il résulterait que, lors de la translation des reliques de la grotte du mont Pellegrino à l'archevêché, sainte Rosalie ne permit qu'aux maçons



Commemoration de la fête de sainte Rosalie. — Marche triomphale du char dans Palerme.

sante en verres de couleur. Le sénat de Palerme va en grande pompe assister aux vêpres. Le pretor, revêtu des insignes de généralissime et de grand d'Espagne de première classe, et ses collègues, en costume espagnol du seizième siècle, se font traîner dans des carrosses dorés à six chevaux, entourés d'un cortège nombreux et précédés de deux trompettes, à la livrée et aux couleurs de la ville, rouge et jaune. Puis viennent des massiers à robes violettes, portant sur la tête la grande perruque poudrée et la masse d'armes en argent sur l'épaule; des huissiers à robes noires, leur baguette à la main; et des connétables de la municipalité, à robes écar-

lées accordé à Roger par Urbain II, sont légats-apostoliques du Saint-Siège. Ce privilège, entre autres prérogatives importantes, donne aux rois du Ille le droit de célébrer la chapelle royale: le roi ou ses lieutenants, sous un dais précieux, rehaussé de plusieurs marches et placé sur l'archevêque, assistent à la messe solennelle, chantée par l'archevêque, et prennent part en quelque sorte à sa célébration, comme pourrait le faire le pape lui-même. En effet, le diacre, après la lecture de l'évangile, monte les marches du trône et donne au roi le saint livre à baiser, aussi bien que l'accolade mystique ou *pax tecum*. Enfin, lorsque, à l'élé-

do les enlever, revendiquent exclusivement le privilège de cette translation. Après avoir parcouru la rue de Toledo jusqu'au palais des Finances, la procession se sépare, et sainte Rosalie avec le clergé, l'archevêque et le sénat fait seule le tour de la ville, en commémoration de la solennité du 9 juin 1625, et ne rentre que le lendemain matin. Le peuple, qui a suivi les saintes reliques, se répare alors dans les campagnes environnantes, et termine la longue série des fêtes de sa patronne au milieu de la joie et quelquefois de l'ivresse.

FRANÇOIS VENTURELLI.





où il s'est arrêté, que la mariée était jolie; le roi, jeune et entreprenant, veut s'amuser. Il arrive donc au moulin, au milieu de l'obscurité la plus profonde, en la seule compagnie d'un vieux confident. Tout roi qu'il est cependant, il n'est pas plus favorable que Gineès; et tandis qu'il cherche à s'orienter afin de découvrir l'objet qui l'attire en ces lieux, il entend un bruit bien significatif qui lui prouve, à ne s'y pas méprendre, qu'il vient fort mal à propos. L'époux mystérieux et heureux a reconnu l'important; pour é en débarasser il a aussitôt, moyennant la promesse d'une forte somme, envoyé Gineès prévenir la reine que le roi est au moulin et qu'un grand danger l'y menace. Quand Gineès revient, c'est au roi qu'il rend compte de son message, croyant s'adresser à l'inconnu de tantôt. En apprenant que la reine va venir, le roi ne songe qu'à la fuite; c'est encore l'inconnu qui la lui facilite, et qui, en échange d'un tel service, reçoit un gage de reconnaissance par lequel n'importe quelle grâce il demandera lui sera accordée. La reine accourt avec tous ses gens munis de flambeaux; mais elle ne trouve que le vieux don Japhet, oublié sur le balcon où il faisait le guet. Surpris, effrayé, celui-ci ne voit pas d'autre moyen de se tirer d'embaras que de se laisser croquer secrètement uni à

Giralda, et celle-ci ne peut le désavouer; car maintenant elle sait bien qu'elle n'est pas mariée à Gineès, mais elle n'a jamais vu les traits de son véritable époux. Bien que la figure rivede don Japhet ne ressemble pas à l'idéal qu'elle avait rêvé, bien que le son de sa voix ne soit pas harmonieux comme celui qu'elle avait entendu jusqu'à cette heure, la pauvre Giralda est, bon gré, mal gré, obligée de se soumettre aux ordres de la reine. Le quiproquo continue et s'embrouille encore pendant un acte tout entier, à tel point que le vieux confident est accusé du crime de bigamie; car il est réellement marié en secret, mais à une autre que Giralda, non moins jeune, non moins jolie; ce que notre monarque à la verte tête apprend avec plaisir. Enfin, grâce aux prodigieuses ressources de l'esprit de M. Scribe, tout s'explique adroitement, clairement et délicatement; la chose n'était pas des plus aisées. Giralda demeure bien et dûment la femme de celui qu'elle a épousé, de cet inconnu à la douce voix, qui n'est autre que don Manoël, le favori du roi et de la reine. Et la nouvelle Psyché, plus heureuse que l'ancienne, n'éprouve pas le courroux de Vénus.

Que nous ayons ou non donné à nos lecteurs une idée exacte de la pièce, toujours est-il qu'elle est, ainsi que nous

l'avons dit en commençant, divertissante au possible; conduite avec un art infini, ou y rit beaucoup d'un bout à l'autre, rareté grande et précieuse au temps où nous sommes. La gaieté du poème a servi on ne peut plus à soulever la verve du musicien, dont l'inspiration ne s'est jamais montrée plus vive, plus fraîche, plus joyeuse, plus piquante. Il nous faut d'abord signaler l'ouverture, délicieuse mosaïque de thèmes gracieux qui se détachent comme en relief sur une instrumentation d'une extrême finesse et d'un brillant coloris. Dans l'introduction de l'ouvrage se trouvent un chœur plein d'entrain, des couplets chantés par Gineès en manière d'invocation à son habit de mariage, fort spirituellement tournés, et une cavatine de Giralda: *Rêve heureux du jeune âge*, d'une expression et d'un sentiment des plus exquis. Vient ensuite un duo entre Giralda et Gineès d'un tour très-vif. Puis, l'air de don Manoël, l'un des morceaux les plus heureux de la partition; l'andante, dont la mélodie est vraiment suave, est accompagné par un solo de violon d'un excellent effet; le thème de l'allegra, qui commence par ces mots: *O fleur printanière — Rose qui m'est chère*, est d'une élégance parfaite. Le duo qui suit entre don Manoël et Gineès: *C'est dans l'église du village* —



Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Giralda, ou la nouvelle Psyché*. — 2<sup>e</sup> acte. Giralda, mademoiselle Félix Miolan. Manoël, M. Andran; Ginez, Sainte-Fox; le Roi, Bussine; don Japhet, Rucque. Décoration de MM. Martin, Rubé et Nohla.

Qu'on va nous venir à l'instant, est dialogué avec un esprit de scène comique du meilleur aloi; c'est là de la vraie comédie musicale, fringante et tout à fait française; aussi, sans donner aux chanteurs le temps de finir le morceau, les applaudissements ont éclaté unanimes, et à peine à moitié il a fallu recommencer. A ce duo succède le chœur de la noce villageoise, dont le chant principal, fait par le hautbois, est très-joli et très-caractéristique. Aussitôt après vient l'air d'entrée du roi, thème et vocalise sur un rythme de boléro d'une allure brillante, que tous les barytons à la voix souple et sonore s'empressent certainement d'importer dans les salons. Cet air est immédiatement suivi d'un chœur religieux: ce sont les femmes de la suite de la reine qui s'agenouillent et prient en chantant, à la vue du terme du saint pèlerinage entrepris par leur souverain; la voix du roi vient bientôt se mêler aux voix du chœur par une belle phrase mélodique: *Je la revois ma noble dame*, phrase toute empreinte de noblesse et de majesté. Le finale du premier acte est fait avec infiniment de talent, et le motif principal en est de plus aimable franchise.

Le second acte débute par un chœur de femmes qui amènent Giralda à la chambre nuptiale; c'est un tout petit morceau d'une couleur mystérieuse finement expressive. Viennent ensuite des couplets comiques: *Tant que j'étais*

célibataire, chantés par Gineès. Puis, cette série de scènes semées de plaisantes drôleries dont nous avons parlé, au milieu desquelles on trouve un duo et un trio, deux des meilleurs morceaux de la partition; le duo est entre Giralda et Manoël; il y règne une expression voluptueuse sans blesser les convenances; il est vrai que la touche molle et délicate du maître y entre pour beaucoup; le trio est cette scène où le roi cherchant Giralda d'un côté, entend tout à coup du côté opposé de bons baisers tinter à plusieurs reprises; Giralda et Manoël exécutent ainsi leurs parties dans ce trio dont le monarque fait la basse, basse contrainte, c'est le cas de le dire. Ce trio original se termine par la brusque apparition de Gineès revenant de remplir le message que lui a donné don Manoël. Vous pouvez voir ce tableau dans la gravure ci-jointe. Du finale de cet acte, nous devons citer une mélodie pleine de largeur et d'un sentiment de beau désespoir; c'est celle que chante Giralda sur ces mots: *Ah! bannissons l'image — Qui par un doux présage — Souriait à mon cœur*. Le troisième acte n'est pas moins riche en musique.

L'air de Giralda, la romance de la reine, la quintette qui lui succède, véritable tour de force musical, ou plutôt espèce d'épigramme très-mordante, car c'est à qui ne fera

pas entendre sa voix dans ce morceau d'ensemble, qui cependant n'en est pas moins un morceau d'ensemble des mieux faits, la première partie a eu aussi les honneurs du bis; puis la romance du roi: *Anges des cieux — Charme des yeux*, délicieuse mélodie; enfin un autre duo ravissant encore de Giralda et Manoël, et jusqu'à la dernière phrase du finale chantée par Giralda: *Par vous brille la Castille*; tout cela mérito d'être cité et loué sans restriction. Disons, pour nous résumer, qu'on doit à M. Adolphe Adam un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont obtenu d'éclatants succès; mais qu'à notre avis la partition de *Giralda* les surpasse tous.

Nous regrettons de n'avoir pas assez d'espace afin de payer convenablement aux acteurs le tribut d'éloges qui leur revient à bon droit. Il nous suffira de dire leurs noms: ce sont mesdemoiselles Félix Miolan, Meyer, MM. Andran, Bussine, Sainte-Fox et Rucque; ajoutant que tous ont été rappelés à la fin de la représentation.

La mise en scène est parfaitement soignée dans ses moindres détails. On a particulièrement applaudi le décor du second acte, dit, ainsi que les deux autres, à l'association des talents de MM. Martin, Rubé et Nohla. Pour tout le monde enfin c'est un bel et bon succès.

GEORGES DORSQUET.

## Décoration de la Place Vintimille.

Un fait nouveau, tout à fait opposé à nos habitudes, et l'un des heureux augures, vient d'avoir lieu dans un quartier de Paris. Quelques propriétaires réunis se sont mis d'accord, et qui est déjà un mérite, et se sont cotisés pour doter leur quartier avec leurs propres ressources, et sans le secours de l'administration, de monuments, soit d'utilité publique, soit d'embellissement seulement. Ils ont même accordé à l'art par une part importante ! Ces propriétaires, qu'on ne saurait trop louer d'entrer dans une voie si généralement suivie chez nos voisins d'outre-Manche, mais si inconnue en France, ont tous et chacun se réfugient pour toutes choses

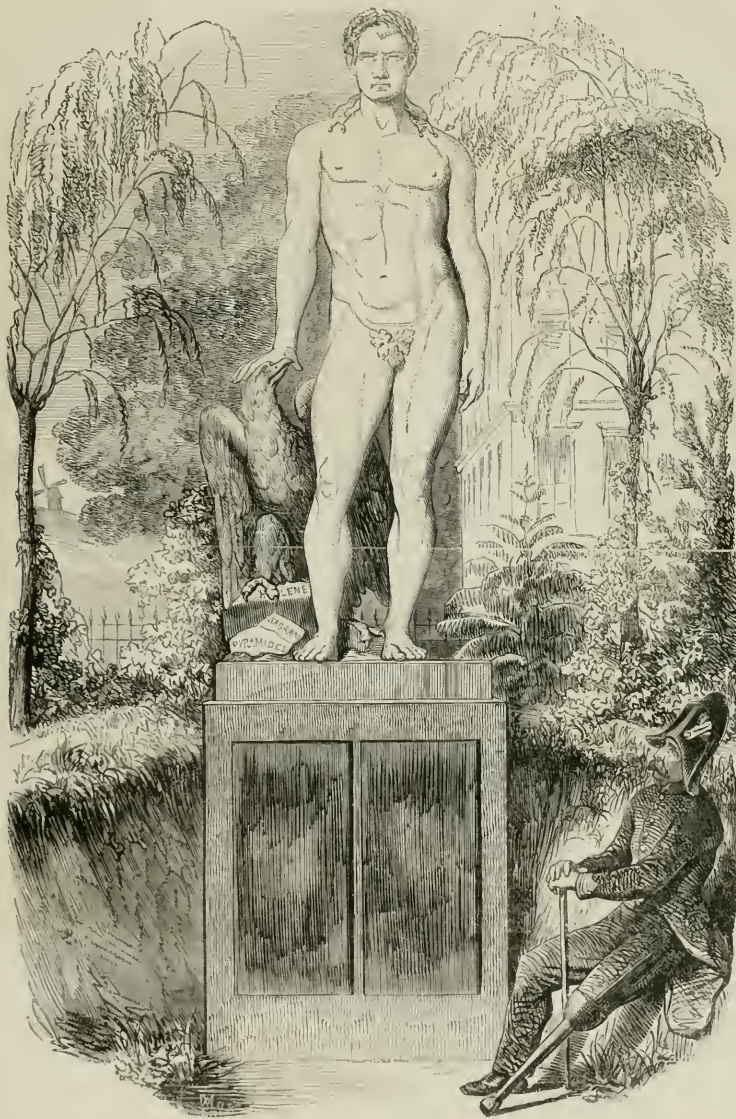
sous la tutelle du gouvernement, sont ceux de la cité qui s'élève sur l'emplacement de l'ancien jardin de Tivoli. Ils ont fait construire une petite chapelle, et, un peu plus loin, sur la place Vintimille, disposer un jardin de forme ovale, désigné, malgré cela, sous le nom de square Sainte-Hélène, et entouré d'une grille élégante ; à une des extrémités de ce jardin, a été placée par leurs soins une statue en marbre, de deux mètres vingt centimètres de hauteur, représentant Napoléon et exécutée par M. Mathieu Meunier. Un hémicycle d'arbres verts lui forme un encadrement favorable ; et près d'elle, penchant ses grâces rampantes funéraires, est un jeune saule-pleureur, rejeton importé du saule-pleureur qui ombrageait le tombeau de Napoléon à l'île de Sainte-Hélène. Ce sera certainement le plus célèbre de tous les arbres historiques qu'on aura, dans ces derniers temps, plantés à Paris, où ce genre de plantations a été un moment très en vogue. Ce bon accueil fait à la statuariaire par les propriétaires de la place Vintimille est d'autant plus remarquable, que la statue dont ils ont orné leur place est tout à fait en dehors des données habituelles du sujet et dans des conditions propres à troubler l'admiration souterraine. L'artiste a rompu entièrement avec la tradition. Ce n'est pas le Napoléon qui se fait partout, que colportent les marchands de plaques dans toutes les campagnes. Le Napoléon au petit chapeau et à la redingote, qu'il a voulu reproduire. Il a représenté le sien nu. Il ne s'est préoccupé que de l'idée abstraite du génie, de la gloire qui illumine le monde et de l'exécution, du martyre qui lui succèdent comme par une loi fatale. Le costume le gênait pour raduire sa pensée. Napoléon, avec son épée, avec son costume traditionnel, était le héros de Marengo, d'Austerlitz ou de Wagram ; c'était l'homme du désastre de Moscou, l'exilé de l'île d'Elbe, le prisonnier de Sainte-Hélène et de sir Hudson Low, le petit caporal et le grand empereur, interprété par chacun au gré de ses sympathies ou de ses souvenirs, entrevu à travers l'histoire de Thiers ou le Bignon, les récits de Bouthenot ou de Las-Cases. M. Mathieu Meunier a voulu écarter ostensiblement ces images d'un caractère trop individuel, et s'élevant à une conception plus large et plus générale, transfigurer toutes les splendeurs du triomphe et toute l'amertume des revers dans une personification, qui fût Napoléon, non un point de vue de la réalité,

mais à celui du symbole. Napoléon à Sainte-Hélène lui rappela le Titan antique, cette figure de Prométhée qui nous apparaît avec une si incomparable grandeur dans la portion du poème l'Eschyle qui est seule venue jusqu'à nous. Des paroles prononcées par Napoléon à Sainte-Hélène l'avaient mis sur la voie de ce rapprochement : « Nouveau Prométhée, le léopard de l'Angleterre me rongé la foie sur mon rocher. J'ai voulu dérober le feu du ciel pour en doter la France ; j'en suis cruellement puni ! » Cette phrase, un peu mélodramatique, pouvait égarer un jeune artiste. M. Mathieu Meunier n'avait que vingt et un ans quand il entreprit cette statue, faite depuis quatre ans. Il eut le bon esprit de la concevoir et de l'exécuter le plus simplement possible. La figure est debout, au repos, dans une attitude naturelle ; le bras gau-

che est pendant et abandonné le long du corps ; la main droite s'écarte un peu et se pose sur la tête de l'aigle, dont elle comprime l'essor désormais inutile. Cet aigle, placé aux pieds de Napoléon, semble prêt à s'élever d'un rocher battu par les flots et où sont inscrits les noms suivants : Pyramides, Wagram, Sainte-Hélène. La figure exprime une héroïque douleur, et le front glorieux, décoré d'une couronne d'or, de feuilles de chêne et de laurier, semble porter le poids des vastes pensées et de l'adversité. Cette tête expressive donne à la figure toute sa signification. Les membres et le torse particulièrement sont largement

tura poësis, il est même prudent d'en user très-peu et de ne pas s'en faire un appui. Les précédés des deux arts se distinguent par des différences tranchées. Le poète, en peignant son héros, choisit ses traits, indique quelques linéaments seulement, accuse quelques reliefs plus saillants qu'il croit les plus propres à le caractériser ; au contraire, le peintre et le statuariaire surtout n'ont pas la liberté de ce choix, ils ne peuvent presque rien supprimer de leur modèle, rien laisser dans l'ombre. Le public, qui se contente de l'image partielle, fragmentaire que lui offre le poète, exige du statuariaire et du peintre une figure complète. C'est lui qui se charge dans le premier cas de remplir les lacunes et de compléter l'image ; dans ce que le poète ne dit pas, le lecteur ajoute à sa guise la réalité à l'idée qui lui est présentée, tandis que le spectateur est obligé d'accepter la réalité telle qu'elle lui est offerte par le statuariaire. De ce que le poète ne met pas des boîtes à son personnage, il ne s'ensuit pas qu'il les lui ôte. Il laisse son lecteur arranger, comme il l'entendra, les vulgaires détails du costume ; et celui-ci, s'il éprouve le besoin de se figurer le héros avec des boîtes et des épérons, ne manquera pas de les lui prêter en imagination. Le pauvre statuariaire, au contraire, est condamné à prendre son parti, et ces nécessités de la toilette de ses figures sont souvent une des grandes misères du métier. Qu'il habille ou qu'il déshabille, il engage sa responsabilité ; le poète, au contraire, dans son silence un moyen facile de décharger la sienne.

L'aventure dans laquelle M. Meunier vient de se hasarder au sujet d'une statue de Napoléon n'est pas nouvelle. Canova avait déjà fait un Napoléon colossal entièrement nu. Le grand homme, plus préoccupé de l'idée de convenance que des exigences de l'esthétique, avait dit avec un instinct juste : « Pourquoi me faire nu ? Je ne suis pas un athlète. » Et cette parole était indirectement une critique artistique ayant sa valeur. En effet, l'artiste, en représentant le héros nu, par sa tendance naturelle à idéaliser la forme, communiquait à sa figure une beauté d'emprunt, une perfection banale au moins singulière pour les contemporains à même de la contester et de savoir jusqu'à quel point et dans quel sens elle s'éloignait de la vérité et du modèle. Par haine du conventionnel et du costume, et sous prétexte du beau, il se mettait à mentir à la nature, transformant l'homme trapu, maigre ou obèse que tout le monde connaissait, en je ne sais quel mélange d'Hercule et d'Antiochis. Quel que soit ici le talent de l'artiste, il n'amènera jamais un public moderne, contemporain, à l'effort d'abstraction nécessaire pour le rendre entièrement indifférent aux détails et l'entraîner avec soi dans la sphère de l'idée pure. La statue de M. Mathieu Meunier est un type de Napoléon parfaitement acceptable ; mais, pour nous aujourd'hui, elle n'est pas encore à l'effet perspectif : elle appartient au panthéon de l'avenir. Cette personification triste du héros est un centime



Nouvelle décoration de la place Vintimille à Paris. — Napoléon-Prométhée, par M. Mathieu Meunier.

modelés et font honneur à l'habile ciseau du jeune artiste.

M. Mathieu Meunier savait bien qu'il aurait contre lui, dans un pareil sujet, le préjugé répulsif qu'excite le nu. Il ne s'est pas arrêté devant les exigences de la popularité ; obéissant à sa conviction, il a passé outre. « J'ai attaqué de front le préjugé du nu, dit-il lui-même dans une lettre qu'on a publiée et à laquelle nous empruntons le passage suivant : « Un poète, quand il dépeint un héros, nous parle-t-il de ses » boîtes, de son chapeau ; descend-il dans ces détails terre » à terre ? et nous autres statuaires, ne sommes-nous point » des poètes et poètes presque par l'éternité ? » Nous pensons que l'emploi du nu, dans les arts plastiques, peut se défendre par des raisons prises dans les conditions de l'art lui-même. Il ne faut pas abuser du vieux principe : l'ac-

plation idéal d'artiste. Ce n'est pas le prisonnier de l'Europe coalisée qui est l'image populaire, c'est son vainqueur ; et cette image glorieuse manque à notre cité. Le plus grand homme de guerre des temps modernes n'a pas de statue équestre dans cette ville qui en a élevée une à Louis XIII. Les arts travaillent en ce moment à consacrer le souvenir de sa mort, dans l'église des Invalides ; la place de Vintimille vient d'inaugurer celui de son agonie. La colonne de la place Vendôme est bien à la vérité un monument à sa gloire ; mais il y figure d'une manière bizarre et loin du regard. Il faut bien l'avouer : Napoléon empereur n'a pas encore une statue populaire à Paris. Sa place n'est-elle pas marquée au milieu de cette cour du Louvre, où nous ne savons que mettre, en ce temps où l'on ne sait jamais bien ce qui pourra être conservé ? A. J. D.





l'affaire. Mais le fond emporte la forme, et quand bien même M. Ledru-Rollin se fût servi de plumes moins tranchantes et moins aigres, le bon sens du pays ne s'y serait pas trompé.

C'est dans la partie historique qui précède l'exposition de ses idées politiques et sociales, et où l'auteur considère tous les événements accomplis depuis la révolution de Février jusqu'à ce jour, qu'il juge ainsi et l'Assemblée constituante et M. Ledru-Rollin. M. Julien Le Rousseau appartient donc à la nuance la plus prononcée du parti démocratique. Nous ne lui en faisons

pas un crime; nous souhaiterions même que tous les hommes de son opinion étudiasent les questions à l'ordre du jour comme il vient de le faire, avec une conscience rare, avec une connaissance approfondie de tous les livres de quelque valeur que le socialisme a fait naître. Celui de M. Julien Le Rousseau obtiendra, nous le croyons, et conservera une place distinguée dans cette catégorie. Il est, d'ailleurs, trop philosophique et trop gros pour être dangereux. C'est de la politique abstraite à l'usage des penseurs. Il est vrai que les penseurs abondent aujourd'hui sur la

place. Tout ce qui lit pense, mais tout ce qui pense ne lit pas. C'est pourquoi, tout en reposant comme vaines et chimériques, comme de purs concepts d'une intelligence fourvoyée, les idées de M. Le Rousseau, tout en protestant, au nom de l'histoire, contre la plupart de ses jugements historiques, nous rendons volontiers justice à son talent et à son savoir; nous lui savons gré de ne s'être adressé, par la forme et le caractère philosophique de son livre, qu'à l'examen et à la discussion des esprits éclairés du pays.

AL. D.

### Concours de médailles de l'exposition universelle de 1851, à Londres.

Nous avons entretenu dernièrement nos lecteurs du concours ouvert à Londres pour la construction du vaste édifice de l'exposition. Dans cet appel fait aux architectes de toutes les nations, le plan de notre compatriote M. Hector Horeau a été un des deux mis hors ligne parmi 245 plans envoyés. La France est également sortie victorieuse du second con-

concours de 400 liv. sterl. à chacun des trois dessins qui seraient acceptés, et de 50 liv. sterl. pour chacun des trois meilleurs dessins parmi ceux qui ne seraient pas acceptés, se réservant en outre le droit de prendre pour l'exécution des dessins favorisés les dispositions qui leur paraîtraient les meilleures. Les artistes de tous les pays ont été invités à concourir. Cent vingt-neuf dessins ont été envoyés. Une commission composée de lord Colborne, W. Dyer, J. Gibson, Eugène Lami, C. Newton, du musée britannique, J.-D. Passavant, Gustave Waagen, a été chargée de faire les choix. Les résultats de son examen ont été ainsi proclamés: les prix de 400 liv. sterl. ont été décernés aux numéros 65, 24 et 105, et les prix de 50 liv. sterl. aux numéros 104, 28 et 68. En ouvrant les billets attachés à ces dessins on a vu que le numéro 65 était présenté par M. Hippolyte Bonnardel, de Paris; le numéro 24 par M. Léonard C. Wyon, de Londres; le numéro 104 par M. John Hancock, de Londres; le numéro 28 par M. L. Wiener, de Bruxelles; le numéro 68 par M. Gayrard, de Paris.

Notre pays doit se féliciter de ce double succès obtenu dans les deux concours et applaudir à l'honorable impartialité du jury, qui a décerné le premier prix à un artiste français, M. Bonnardel. Ce triomphe est d'autant plus flatteur pour ce dernier, qu'il concourt lui-même en ce moment à Paris, qu'il est actuellement en logo. Nous reproduisons ici les compositions de nos deux compatriotes. Nous serions également les compositions rivales, si nous eussions pu nous en procurer les dessins. Celle de M. Bon-

nardel se concentre convenablement dans le champ de la médaille; sa disposition ternaire pyramide bien. Les lignes se balancent avec une symétrie qui n'est peut-être pas aussi dissimulée, mais qui contribue à l'unité d'aspect. La composition de M. Gayrard pèse à un caractère moins numismatique et formerait plutôt le sujet d'un gracieux bas-relief.



Médaille de M. H. Bonnardel.



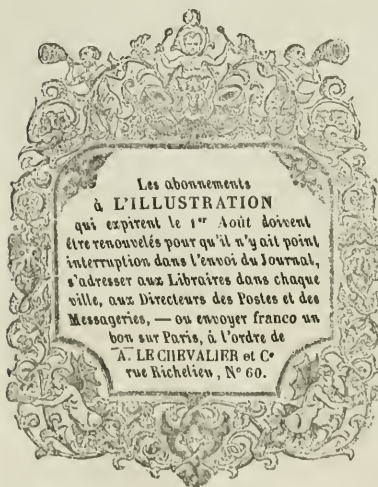
Médaille de M. Gayrard père.

cours ayant pour but les dessins emblématiques du revers de la médaille destinée à être donnée comme récompense aux exposants, et dont la face doit porter les effigies de la reine et du prince Albert. Ces médailles doivent être en bronze et de trois modules différents. Les commissaires de l'exposition ont annoncé leur intention de donner une ré-

compense de 400 liv. sterl. à chacun des trois dessins qui seraient acceptés, et de 50 liv. sterl. pour chacun des trois meilleurs dessins parmi ceux qui ne seraient pas acceptés, se réservant en outre le droit de prendre pour l'exécution des dessins favorisés les dispositions qui leur paraîtraient les meilleures. Les artistes de tous les pays ont été invités à concourir. Cent vingt-neuf dessins ont été envoyés. Une commission composée de lord Colborne, W. Dyer, J. Gibson, Eugène Lami, C. Newton, du musée britannique, J.-D. Passavant, Gustave Waagen, a été chargée de faire les choix. Les résultats de son examen ont été ainsi proclamés: les prix de 400 liv. sterl. ont été décernés aux numéros 65, 24 et 105, et les prix de 50 liv. sterl. aux numéros 104, 28 et 68. En ouvrant les billets attachés à ces dessins on a vu que le numéro 65 était présenté par M. Hippolyte Bonnardel, de Paris; le numéro 24 par M. Léonard C. Wyon, de Londres; le numéro 104 par M. John Hancock, de Londres; le numéro 28 par M. L. Wiener, de Bruxelles; le numéro 68 par M. Gayrard, de Paris.

Cet artiste habile, qui concourait récemment à Londres, est en ce moment à Turin, où il vient d'achever le médaillon du roi de Sardaigne. Celui-ci, satisfait du travail de M. Gayrard, l'a chargé de faire le portrait de la reine. Nous sommes heureux d'enregistrer ces divers témoignages que l'étranger rend aux talents de nos artistes.

A.-J. D.



La nouvelle loi sur le cautionnement des journaux et le timbre des écrits périodiques établit un droit de timbre de cinq centimes par feuille de 72 décimètres carrés et au-dessous dans le département de la Seine. La loi ne dit rien au sujet des feuilles périodiques qui excèdent la dimension de 72 décimètres carrés.

L'Illustration, qui est en même temps un recueil périodique et un livre publié par livraisons mensuelles, ou par volume contenant un semestre, attend le règlement d'administration pour savoir si elle doit être frappée à ces deux titres; mais quel que soit le sacrifice que la loi impose à ses éditeurs, le prix de l'abonnement ne subira aucune modification.

Bien plus, nous ne demanderons qu'à nos efforts pour améliorer notre recueil, à nos soins pour le rendre plus utile, plus instructif et plus attrayant, le prix de ce sacrifice, ou s'absorberaient tous les profits de nos travaux, si nous ne savions pas augmenter notre clientèle par les moyens qui nous l'ont acquise. Notre correspondance avec un grand nombre de nos lecteurs, la constance de nos abonnés, dont la plupart sont inscrits sur nos listes depuis l'origine du recueil, témoignent de leur approbation autant que de leur fidélité. Il y a donc entre eux et nous comme un lien qui nous autorise à réclamer leur bienveillance, afin de nous aider à propager l'Illustration, en recommandant à leurs amis une Collection dont ils peuvent eux-mêmes apprécier le mérite et l'intérêt curieux.

De notre part, ils peuvent attendre tout ce qui ajoute à l'utilité et à l'agrément d'une œuvre qui, par le grand nombre de Collections conservées dans tous les pays, devient pour l'histoire un tableau vivant des événements, une traduction des idées et des mœurs, un miroir des rares grands et des ridicules nombreux de son temps.

L'Illustration pourrait donner ici le programme des améliorations qu'elle compte réaliser, étaler en lettres majuscules une série de titres d'articles, une liste de sujets à produire par la gravure, outre ceux qui ne peuvent être annoncés d'avance et qui sont fournis par les événements quotidiens — étalage peu digne de l'intelligence et du goût de ses abonnés, alicie qui lui fait laisser au génie peu inventif des spectacles forains, et qui n'attire que les spectateurs vulgaires. — Les journaux qui respectent leurs lecteurs s'efforcent de les intéresser et de les instruire; et, sans rien promettre, donnent plus qu'on n'espérait. Quand l'Opéra annonce une pièce de Meyerbeer, il dépense, pour son affiche, six fois moins d'encre et de papier que le Châteaueu.

### Rébus.



L'EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Tant vaut l'homme, tant vaut l'idée

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60 par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier & Co ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la Franco et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES,  
Paris, 36, rue de Vaugirard.